

Aveugles*

Sophie CALLE

Il n'est guère coutume ici de présenter des « beaux livres », c'est-à-dire, le plus souvent, des livres chers. Mais, là, il y a urgence à faire partager un profond coup de cœur.

« Aveugles » est un livre exceptionnel, un livre qui donne à voir et à entendre comme rarement. Sophie CALLE, photographe, mais pas seulement, c'est aussi une artiste qui travaille par série à partir d'idées tout à la fois simples et profondément génératives.

Dans « Aveugles » elle a regroupé trois séries datant respectivement de 1986, 1991 et 2010. La première, sans doute parce qu'elle est la première, peut-être aussi parce qu'elle est la plus simple et la plus culottée (tout en étant profondément respectueuse), est la plus puissante. Sophie CALLE la présente ainsi : « J'ai rencontré des gens qui sont nés aveugles. Qui n'ont jamais vu. Je leur ai demandé quelle est pour eux l'image de la beauté.»

Pour chacun-e, elle met en vis-à-vis un portrait de la personne et sa réponse, au dos d'un feuillet de plus petit format, sur un autre papier, qui supporte la photographie de son image de la beauté.

En face du premier visage, cette réponse : « La plus belle chose que j'ai vue, c'est la mer, la mer à perte de vue. » Longtemps résonnera en moi ce « à perte de vue ».

Sont aussi profondément bouleversants cet usage fréquent du verbe voir (celui-là que les voyants craignent d'utiliser, au début, quand ils parlent à des aveugles), le recours à la parole d'un autre qui a dit que... « Le vert, c'est beau. Parce que chaque fois que j'aime quelque chose, on me dit que c'est vert. L'herbe est verte, les arbres, les feuilles, la nature... J'aime m'habiller en vert » dit un enfant. Bouleversant aussi la convocation des autres sens, si présent que le lecteur ressent. Bouleversant, enfin, car il dit en quoi le projet peut aussi faire violence. Ainsi de la dernière réponse : « Le beau, j'en ai fait mon deuil. Je n'ai pas besoin de la beauté, je n'ai pas besoin d'images dans le cerveau. Comme je ne peux pas apprécier la beauté, je l'ai toujours fuie. »

Le second projet, plus intellectuel, met en perspectives des réponses d'aveugles sur ce qu'ils perçoivent et des citations d'artistes sur le monochrome, sans que l'on sache qui dit quoi. Sur fond gris monochrome, avec juste les lettres formant les phrases et le relief du Braille (car bien sûr ce livre est aussi en Braille), la résonance est puissance, faisant tout à la fois imaginer autrement ce qu'est être aveugle et voir autrement le monochrome.

Le troisième projet est dans la même sensibilité que le premier. Sophie CALLE a demandé, à Istanbul, à des aveugles qui avaient subitement perdu la vue, ce qu'ils avaient vu pour la dernière fois, puis elle l'a photographié, disant ainsi, en un arrêt sur image particulièrement puissant, la fonction mémorielle de la photographie. La dimension traumatique n'est jamais loin, contenue pourtant par le dispositif artistique et la relation qui sous-tend la démarche.

Sophie CALLE interroge le visible derrière l'apparente simplicité de la photographie si présente dans notre quotidien. Ce livre m'a fait me souvenir d'une autre de ses séries qui avait été éditée, voici plus de trente ans, dans L'Autre Journal : à Los Angeles, elle avait demandé à ses habitants : « Los Angeles est la ville des anges. Pour vous, où sont les anges ? » Et elle avait photographié.

Ce livre m'a fait aussi me souvenir d'un autre livre, étrange et puissant lui aussi : « Le voyeur absolu » d'Evgen BAVCAR (Seuil, 1992). Evgen BAVCAR est photographe et aveugle depuis l'âge de douze ans. Deuxième coup de cœur ! Et, troisième coup de cœur, l'étrange et dérangeant « Des aveugles » d'Hervé GUIBERT (Gallimard).

Jean-Marc TALPIN

* Arles, Actes Sud, 2011, 103 pages, 79 euros.

